

CHAPITRE III

GROULX ET LA SURVIVANCE FRANCO-AMÉRICAINNE

Comme nous l'avons vu, Lionel Groulx a une vision fortement volontariste de la survivance. La nation ne peut exister et survivre sans une volonté perpétuelle de maintien des pôles essentiels de l'appartenance ethnique. L'élite franco-américaine partage cette vision de la survivance. En effet, tout comme ses homologues nationalistes du Canada français, cette élite centre ses projets de société sur le problème de la survivance. Voilà pourquoi certains historiens ont qualifié la variante franco-américaine du nationalisme traditionnel canadien-français « d'idéologie de la survivance¹ ».

Le présent chapitre analysera les projets que formule Lionel Groulx pour maintenir la survivance franco-américaine. Globalement, il formulera trois plans pour assurer cette survivance. Énoncés respectivement devant des auditoires franco-américains en 1922, 1935 et 1953, ces plans témoignent de l'évolution que connaît sa pensée durant sa période d'activité intellectuelle la plus intense. Ils sont également un reflet fidèle de la pensée globale de notre intellectuel et de ses préoccupations. En effet, lorsque Groulx discute des Franco-Américains, ses directives s'adressent autant au Québec français qu'à l'élite franco-américaine. Il est persuadé que le grand problème des Franco-Américains, c'est-à-dire survivre dans un milieu américain, matérialiste et hostile, n'est qu'un microcosme du problème auquel fait face le Québec français. Ses projets reflètent sa vision organique de l'Amérique française et la valeur symbolique qu'ont les minorités françaises dans sa pensée. Tous ses projets franco-américains reprennent les thèmes majeurs de sa doctrine « québécoise ». Ainsi, en 1922, Groulx discute de l'idéal de l'État français, puis, en 1935, de la mystique nationale, de l'appel au chef et de l'éducation nationale, tandis qu'en 1953, il paraît déçu face aux échecs répétés du réveil national qu'il avait voulu stimuler, et propose un plan timide et peu original.

¹ Voir Gerard J. Brault, *The French-Canadian Heritage in New England*, Hanover et Kingston, University Press of New England/McGill-Queen's University Press, 1986, pp. 65-66.

Ce réveil national, Groulx l'attend depuis sa jeunesse. À chaque fois qu'il croit l'entrevoir, soit au début du siècle sous l'impulsion d'Henri Bourassa, au cours des années 1920, 1930 ou 1940, et même durant la Révolution tranquille, il finit par être déçu. L'Action libérale nationale et le Programme de restauration sociale auraient été pervertis par Duplessis, le Bloc populaire sombre rapidement et la composante laïciste de la Révolution tranquille l'angoisse. Bref, l'État français et catholique dont il rêve ne sera jamais mis en œuvre.

Pour Groulx, « la pire indigence des Canadiens français et, sans doute, leur plus grand malheur comme peuple, c'est de vivre sans programme national² ». Les Canadiens français et les Franco-Américains doivent se doter d'un projet de survie collective. Sans ce projet, le vouloir-vivre de la nation manquera de cohérence et de but. En 1953, notre intellectuel déclare que : « Le cadre ou le régime politique [...] importe moins que la volonté primordiale de vivre³ ». Les Franco-Américains peuvent survivre mais ils doivent se doter d'un projet collectif pour stimuler leur volonté de survivance.

Cette survivance sera l'œuvre d'une élite combative et de la volonté humaine. En effet, si Groulx croit que les Canadiens français sont porteurs d'une mission apostolique sur le continent, leur survivance ne sera pas le seul résultat de la Divine Providence. Pour lui, « Dieu qui abandonne aux hommes le plein exercice de leur liberté les laisse libres de bâtir leur histoire⁴ ». Ainsi, « Dieu ne nous sauvera pas sans nous, ni malgré nous⁵ ».

Il est à noter que Groulx ne discute de survivance franco-américaine qu'en fonction de la Nouvelle-Angleterre. En effet, tout au long de sa vie, il aura une vision fortement pessimiste de la survivance des Franco-Américains du *Midwest* américain. Ceux-ci sont trop isolés et ne jouissent pas de la proximité nécessaire du Québec pour

² Lionel Groulx, *L'enseignement français au Canada*, tome II : *Les écoles des minorités*, Montréal, Granger, 1933, p. 242.

³ *Id.*, « Où allons-nous ? », *Pour Bâtir*, Montréal, l'Action nationale, [1953], 1953, p. 91.

⁴ *Id.*, « Nos raisons de survivre », *AN*, vol. XLV, no 5 (janvier 1956), p. 441.

⁵ *Id.*, « Pour qu'on vive », *Orientations*, Montréal, Éd. du Zodiaque, [1934], 1935, p. 223.

assurer leur survie ethnique. En 1924, Groulx affirme que « les Canadiens du Michigan achèvent de disparaître dans le "melting-pot" [...] Détroit est devenu subitement une vaste agglomération de 1,200,000 habitants; les 80,000 Français qui, dit-on, vivaient là il y a quarante ans, paraissent anéantis sous ce raz de marée⁶ ». La viabilité de la survivance franco-américaine est une fonction du rayonnement et de la proximité du Québec. À la suite d'un voyage à Chicago en 1926, il écrivit à Henri d'Arles :

Il me semble que le rayonnement intellectuel du Québec français est bien faible sur nos groupes dispersés aux Etats-Unis ou dans les autres parties du Canada. Ceci m'a frappé une fois de plus, l'été dernier, lors de mon voyage dans les centres français du Michigan et de l'Illinois. Ces pauvres gens meurent tranquillement à la vie française. Mais comme bien peu de souffles vivifiants leur sont venus du foyer de la race⁷.

I. LE PROJET DE 1922

Groulx énoncera son premier plan pour assurer la survivance franco-américaine lors d'une conférence donnée à Lowell, Massachusetts, en septembre 1922. Invité par la Fédération catholique des sociétés franco-américaines, il discutera de la survivance française en Amérique et des liens que doivent tisser entre eux les divers groupes français. La conférence eut pour titre « L'amitié française d'Amérique », et fut intégrée au recueil *Dix ans d'Action française* en 1926. Au cours de cette conférence, il déclarera aux élites franco-américaines présentes que « vos funérailles ne sont pas pour demain⁸ ». La survivance de toute l'Amérique française est possible et sera fondée sur un vaste projet de réciprocité nationaliste qu'il appelle « l'Amitié française d'Amérique ». Pour notre intellectuel, tous les groupes de l'Amérique française doivent s'unir pour pouvoir s'épauler dans leurs luttes pour la survivance. Il exhorte ses compatriotes à se servir de

⁶ *Id.* [sous le pseudonyme de Jacques Brassier], « Dans Kent et Essex », *AF*, vol. XI, no 5 (mai 1924), p. 299.

⁷ Lettre de Lionel Groulx à Henri d'Arles, Montréal, 23 septembre 1926, 4 p. mss. : 3. ACRLG, FLG, P1/A, 86.

⁸ Lionel Groulx, *L'amitié française d'Amérique*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1922, p. 4.

« [l'] énergie puissante de la race que nous avons déployée à couvrir le continent de nos migrations aventureuses » et leur donne ce conseil : « tournons-la maintenant à nous donner de la cohésion ». Dans le contexte du Règlement XVII en Ontario, cette unité devient impérative car :

Les solidarités qui se constituent parfois autour de nous et contre nous, devraient apprendre qu'il existe aussi une solidarité *franco-américaine* et qu'un coup ne sera plus porté à l'un ou à l'autre de nos groupes, qu'aussitôt un courant sympathique n'aille porter le choc d'un bout à l'autre de l'Amérique française.⁹

Pour Groulx, les Canadiens français sont un groupe trop divisé et dispersé pour que cette unité soit « l'effet du hasard ». Ils doivent lutter pour s'unir. De plus, « pour la protection de leurs intérêts nationaux », « les Canadiens-français n'ont à compter que sur eux-mêmes¹⁰ ».

Ce désir d'unité nationale est une constante dans la pensée groulxiste. La principale source de faiblesse de la nation a toujours été sa désunion. Celle-ci est surtout le fruit des divisions engendrées par la politique partisane qui sapent l'unité nationale et poussent les chefs politiques du Canada français à favoriser l'intérêt du parti politique au détriment des intérêts de leur « race ». Pour Groulx, l'unité est garante de force. Un de ses exemples préférés des résultats positifs de l'unité nationale dans le domaine politique serait celui « du groupe parlementaire canadien-français », qui grâce à son « infrangible cohésion », pendant quelques années au début de l'Union des Canadas, a réussi à infléchir plusieurs des dispositions négatives de la constitution du régime¹¹. Les Canadiens français ne peuvent s'attendre à ce qu'on leur accorde des droits par altruisme. Ils doivent s'unir et faire front commun pour les revendiquer.

Dans cette optique, Groulx formule un vaste projet d'entraide pour unir l'Amérique française et pour créer des liens d'appui entre le Québec et les Franco-Américains. Selon ce plan, le rôle du Québec sera, naturellement, plus important que

⁹ *Ibid.*, p. 28. Dans ce passage, Groulx utilise « franco-américaine » dans le sens de l'Amérique française.

¹⁰ *Id.*, « En revenant de Chicago », *L'almanach de la langue française : 1927*, Montréal, l'Action française, 1926, p. 76.

¹¹ *Id.*, *L'enseignement français au Canada : II, op. cit.*, p. 247.

celui de la Franco-Américanie, car c'est sur le Québec que doit s'appuyer la survivance de l'Amérique française. Toutefois, Groulx précise que les Franco-Américains peuvent fournir un appui à la survivance du Québec et à son réveil nationaliste. Souhaitant une sorte de « nationalisation » de l'investissement américain, il affirme que les Franco-Américains peuvent, avec leurs capitaux et leurs hommes d'affaires, contribuer au développement économique de la province de Québec. Cet investissement aiderait à réduire l'importance relative des investissements étrangers au Québec et « nous y gagnerions de voir diminuer la puissance d'un capital qui est toujours une menace pour nos institutions¹² ».

D'autre part, puisque les minorités françaises ont une valeur symbolique dans la pensée groulxiste, leurs luttes et leur survie stimulent celles du Québec français. La lutte des minorités fortifie le nationalisme et l'identité du Québec français. Pour Groulx :

Nul ne saurait dire jusqu'à quel point, par exemple, les répercussions qu'ont eues chez nous les luttes scolaires de l'Ouest canadien et particulièrement celles de l'Ontario, ont contribué à notre réveil national de ces derniers temps; mais nul ne pourrait nier qu'elles y sont entrées largement. Oserai-je l'affirmer ? Peut-être les appels qui passaient par dessus [*sic*] l'Outaouais et qui nous venaient jusque du fond même des prairies occidentales, ont-ils plus fait pour réveiller nos consciences françaises, que les exhortations les plus véhémentes de nos propres chefs¹³.

Les Franco-Américains offrent la meilleure contribution « au métal où se forge notre âme à nous ». En effet, les Franco-Américains maintiennent leur langue, leur identité et leur foi au sein d'une société matérialiste que les nationalistes du Canada français ne cessent de décrier. Ainsi, dans ce « moloch » américain, les Franco-Américains survivent, ce qui devrait montrer aux Canadiens français et aux Acadiens que la survivance est possible, même dans les pires circonstances. La leçon symbolique qu'en retire Groulx est importante. Il affirme que la survivance franco-américaine pourrait être un spectacle « pour l'honneur de la civilisation humaine », si elle peut « se prolonger jusqu'au triomphe¹⁴ ».

¹² *Id.*, *L'amitié française...*, *op. cit.*, p. 8.

¹³ *Ibid.*, p. 9.

¹⁴ *Ibid.*

La survivance franco-américaine est un symbole tangible de l'irrédentisme que peuvent afficher les Canadiens français et ainsi, constitue un épaulement moral au développement d'une pensée plus nationaliste au Québec. Toutefois, au sein de « l'Amitié française d'Amérique », c'est au Québec qu'incombent les tâches les plus lourdes. Comme nous l'avons vu, le Québec est le pôle central de la nation, et le seul groupe de l'Amérique française à jouir d'un cadre politique qui lui soit propre.

Le Québec doit rayonner par son exemple. Pour Groulx, le Québec des années 1920 est en train d'émerger d'une sorte de torpeur nationale qui l'aurait affligée depuis l'avènement de la Confédération¹⁵. Ce réveil nationaliste est une condition *sine qua non* pour assurer la survivance de toute l'Amérique française. Pour pouvoir aider les Franco-Américains à lutter pour leur survivance, les élites québécoises doivent d'abord fortifier le sentiment national et la vie française du Canada français :

Les groupes de notre famille française ne s'appuieront sur nous que si nous sommes un véritable appui; c'est-à-dire une force. Nul groupe humain ne peut, par des moyens artificiels, imposer longuement à un autre l'admiration d'une culture qui ne s'impose plus d'elle-même par sa vigueur et sa beauté. Ne rayonne que ce qui est lumineux¹⁶.

Afin de rayonner, le Canada français devra opérer une sorte de réveil nationaliste basé, en grande partie, sur l'idéal mobilisateur de l'État français. Dans la foulée de l'enquête de *l'Action française* sur « Notre avenir politique », Groulx affirme que :

Nous avons pensé qu'un Etat français parvenu au plein développement de sa personnalité, ayant une conscience vigoureuse de sa dignité et de sa mission, deviendra en Amérique, par la loi même de sa vie et de ses intérêts, un organisateur de solidarité française¹⁷.

Groulx s'attend à ce que l'idéal de l'État français transforme l'âme canadienne-française. Il stimulera un réveil intellectuel et nationaliste au Canada français. La littérature et la production intellectuelle délaisseront l'exotisme pour produire « des ouvrages où l'âme de la race et de la patrie s'incarne louablement¹⁸ ». Cet idéal

¹⁵ *Ibid.*, pp. 13-14.

¹⁶ *Id.*, « Les Franco-Américains et nous », *AF*, vol. VII, no 6 (juin 1922), p. 367.

¹⁷ *Id.*, *L'amitié française...*, *op. cit.*, p. 17.

¹⁸ *Ibid.*, p. 21.

replacerait le Canada français dans la ligne de son histoire, c'est-à-dire dans une marche constante vers l'émancipation.

Le plan groulxiste pour forger l'amitié française d'Amérique est donc, en grande partie, son programme pour le redressement du Canada français. Essentiellement, il faut être « maîtres chez nous » pour rayonner. Ceci implique, entre autres, la refrancisation du Québec et la promotion économique des Canadiens français. Un Québec fort et uni fortifierait l'Amérique française.

Selon Groulx, la faiblesse du Québec est un élément de désunion au sein de l'Amérique française. Durant les années 1920 et 1930, l'élite franco-américaine est divisée face à sa « métropole ». Pour les élites qui gravitent autour de l'Association Canado-Américaine et qui, au milieu des années 1920, seront les militants du mouvement sentinelliste, le Canada devrait être le premier pôle d'attraction de la Franco-Américanie, tandis que ceux qui ont tendance à se regrouper au sein de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique privilégient plutôt la France. En 1937, Groulx se demandera : « Si, dans la Nouvelle-Angleterre, des mouvements ont pu se développer contre la province de Québec, ces gens-là préférant se rattacher à la France, n'est-ce point notre anémie morale, notre indifférentisme national qui les y ont poussés¹⁹ ? »

Pour l'abbé, il est urgent de mettre fin à cette désagrégation identitaire de l'Amérique française. En 1920, il écrira *Chez nos ancêtres*²⁰ pour aider à contrer ce réaligement d'une partie de l'élite franco-américaine et montrer aux Canadiens français et aux Franco-Américains qu'ils ont raison d'être fiers de leurs origines québécoises. L'unité de l'Amérique française doit reposer sur le Québec. Le Québec devrait être un pôle d'appui et d'identité collective pour ses frères.

Toutefois, malgré que son plan pour l'agrégation et la survivance de l'Amérique

¹⁹ Lettre de Lionel Groulx à Joseph-Papin Archambault, s.j., Montréal, 25 février 1937, 4 p. mss. : 2-3. ACRLG, FLG, P1/A, 77.

²⁰ Lionel Groulx, *Chez nos ancêtres*, Montréal, Éd. Albert Lévesque, 1933 [1920], pp. 7-9.

française repose d'avantage sur la dynamique interne du nationalisme et du sentiment national au Québec français, Groulx propose également des mesures plus tangibles pour que le Canada français vienne en aide à la Franco-Américanie. Ainsi, le Canada français peut appuyer la survivance franco-américaine en aidant les étudiants les plus doués de la Franco-Américanie à parfaire leurs études au Canada, en envoyant des manuels scolaires aux écoles bilingues de la Nouvelle-Angleterre et en leur fournissant des livres et des journaux « voués franchement à la défense catholique et française ». Les élites du Canada français devraient donner des conférences en Franco-Américanie et faire de leur mieux pour rapprocher ces deux branches de la famille française d'Amérique. De ce fait, le Canada français apporterait un soutien intellectuel aux militants de la survivance. D'autre part, il faudrait créer un organisme central pour faciliter ce rapprochement qui s'effectuerait non seulement par des conférences, mais également par des congrès, des échanges au niveau de la presse et des délégations réciproques aux fêtes et anniversaires²¹.

Le projet de Groulx pour mettre en place « l'Amitié française d'Amérique » repose sur un constat de base : le Québec, historiquement, a abandonné ses frères dispersés à leur sort. Le Québec « pratiquait largement à l'égard des groupes essaimés loin de lui, la politique de détachement si vertement reprochée par lui-même à la France ». Pour mettre fin à cet abandon, le Québec doit reprendre son rôle d'aîné et de métropole de la « famille » française d'Amérique. Heureusement, pendant cette période d'indifférence qui, pour Groulx s'échelonne des années 1850 jusqu'au début des années 1920, « l'église [*sic*], plus maternelle que la patrie, n'oubliait pas les exilés ». Ainsi, malgré « tout un monde officiel qui pratiquait copieusement l'attitude de l'indifférence²² », l'Église québécoise apportait de l'aide aux émigrants et aidait à bâtir l'infrastructure religieuse de la Franco-Américanie, préservant ainsi leur survivance ethnique et religieuse. On retrouve ici une constante de la pensée groulxiste, le dévouement national et religieux du clergé étant souvent opposé à l'indifférence du monde politique et intellectuel. Voilà pourquoi notre intellectuel aura dédié une bonne

²¹ *Id.*, *L'amitié française...*, *op. cit.*, pp. 19-21.

²² *Ibid.*, p. 12.

partie de sa vie à tenter de réveiller le sentiment national de l'élite laïque du Canada français.

L'aide du clergé à la survivance franco-américaine est importante. Pour Groulx, l'établissement d'une paroisse franco-américaine est un obstacle à l'assimilation. En général, « partout où cet homme de race française a trouvé, pour l'encadrer et le soutenir, une paroisse et un curé de sa langue qui lui ont assuré une école de même langue, partout, au Canada comme aux Etats-Unis, où on lui a fourni ce bastion, le bastion est resté imprenable²³ ». L'aide du clergé canadien-français aux Franco-Américains doit être augmentée. L'Église canadienne-française doit s'occuper d'abord et avant tout de ses frères dispersés :

Le temps viendra bientôt, je l'espère, où nous rappelant l'ordre légitime de la charité, nous déciderons de garder pour nous et pour les nôtres, pour nos besoins toujours grandissants et toujours insatisfaits, les envois de Frères et de Sœurs prodigués jusqu'ici sans assez de mesure, à des races catholiques qui n'avaient pas le courage de s'en faire²⁴.

Cette attitude de l'abbé à l'égard de l'expansion missionnaire du Canada français sera critiquée par l'abbé Denys Lamy qui croit qu'il cherche à « détourner la source de l'apostolat canadien-français qui se déverse chaque année sur les divers états [*sic*] de la république [américaine]²⁵ ». Pour Groulx, il s'agit plutôt de fournir « une aide plus généreuse » à la Franco-Américanie dans l'optique « [d']une sorte de protectionnisme religieux²⁶ ».

Cette vision « nationaliste » de l'idéal missionnaire est propre à la pensée groulxiste des années 1920 et 1930. Comme le souligne André J. Bélanger, « nous sommes donc loin de la conquête apostolique : tout gravite autour d'un univers fermé qu'universalise une Église toute européenne ». Plus tard, dans le *Canada français*

²³ *Id.*, « La paroisse, foyer de vie nationale », dans ISP, *Semaines sociales du Canada*, XXXe session, Edmunston, 1953 : *La paroisse, cellule sociale. Compte rendu des cours et conférences*, Montréal, ISP, 1953, p. 174.

²⁴ *Id.*, *L'amitié française...*, *op. cit.*, p. 19.

²⁵ Denys Lamy, cité par Groulx dans « Partie documentaire », *AF*, vol. X, no 3 (septembre 1923), p. 191.

²⁶ Groulx, *Ibid.*

missionnaire (1962), Groulx proposera un idéal élargi de l'expansion missionnaire²⁷. Dans cet ouvrage, il se fera le chantre de l'expansion missionnaire universelle de l'Église canadienne-française.

Enfin, Groulx souligne que les Canadiens français et les Franco-Américains doivent se pencher sur leur histoire pour stimuler leur survivance et leur unité. Comme nous l'avons vu dans notre deuxième chapitre²⁸, l'histoire est un élément de l'appartenance nationale du Canada français. Elle façonne le caractère national à travers son déterminisme et sert de stimulant nationaliste. Au fil des ans, notre historien aura une vision de plus en plus objective de la discipline historique. L'historien doit étudier son sujet de façon objective, mais il reste que « la fin particulière de l'histoire du Canada [...] est de former le patriotisme²⁹ ». Pour Groulx, l'histoire du Canada français « ne doit pas être un instrument de propagande » mais reste toutefois « un indispensable moyen d'éducation³⁰ ». L'histoire nationale reste une source de fierté et de leçons même lorsqu'elle est abordée objectivement. L'objectivité historique dont se réclame Groulx ne l'empêche pas d'avoir une vision nationaliste, voire utilitaire de l'histoire.

Pour les Franco-Américains, l'histoire est peut-être même plus importante que pour les Canadiens français. Fondamentalement, elle joue le même rôle qu'au Canada français. Toutefois, pour les Franco-Américains, elle sert aussi d'élément d'agrégation nationale, car à travers l'étude de leur passé, les Franco-Américains prennent conscience des liens historiques et héréditaires qui les unissent aux Canadiens français. Ces liens sont d'une grande importance car :

Pour une race démembrée et dispersée comme la race française d'Amérique, c'est encore l'histoire, reliant aux mêmes souvenirs, faisant communier à l'idéal des mêmes aïeux, qui maintient, malgré les distances, l'essentielle fraternité.³¹

²⁷ André J. Bélanger, *L'apolitisme des idéologies québécoises. Le grand tournant de 1934-1936*, Québec, PUL, 1974, p. 208.

²⁸ Voir *infra*, p. 87.

²⁹ Lettre de Lionel Groulx à Mgr Georges Courchesne, Montréal, 17 octobre 1925, 4 p. mss. : 2. ACRLG, FLG, P/1A, 889. Le souligné est de Groulx.

³⁰ Lionel Groulx, *L'histoire du Canada français, son enseignement*, Montréal, Fondation Lionel Groulx, 1961, p. 7.

³¹ *Id.*, *L'amitié française...*, *op. cit.*, p. 22.

Selon Groulx, l'unité de l'Amérique française sera facilitée par l'étude de l'histoire qui révèle la communauté historique et héréditaire qui unit tous les groupes français de l'Amérique du Nord.

De plus, l'histoire devient un outil pour légitimer et défendre la présence des Franco-Américains aux États-Unis. De ce fait, Groulx rejoint la vision qu'a l'élite franco-américaine de son histoire. Ces élites ont souvent recours au passé « pour expliciter, justifier les choix qu'elles proposent, lutter contre les ennemis qu'elles reconnaissent et imaginent ou encore pour susciter l'enthousiasme des jeunes en faveur de la survivance », ce qui « les amène à proposer une histoire embellie du fait français en Amérique³² ». Pour Groulx, l'histoire franco-américaine prouve « que nul n'est plus chez soi aux États-Unis que les Franco-Américains. Nul groupe n'y peut revendiquer un pareil droit historique à conserver son âme et ses traditions³³. » Les Franco-Américains doivent souligner l'apport français à la découverte, à la colonisation et à l'évangélisation des États-Unis. Qualifiant cet héritage historique de « butin », l'historien exhorte les Franco-Américains à « montrer à vos compatriotes d'une autre origine, l'antiquité et la noblesse de votre race³⁴ ».

L'histoire devient ainsi un outil de légitimation. Les Franco-Américains ont leur place en Amérique, ce sont de véritables Américains. Ils ont aidé à bâtir les États-Unis dès ses débuts. « Cette vérité », les Franco-Américains « feraient bien de la redire parfois aux publicistes malveillants³⁵ » et aux assimilateurs qui cherchent à circonscrire leurs droits.

Si la vision que propage Groulx des fondements historiques de la légitimité du fait franco-américain ressemble à celle de l'élite franco-américaine, elle demeure plus timide. Ces élites se servent également de l'apport huguenot à la construction des États-Unis et du rôle de la France dans la Révolution américaine pour légitimer la présence française

³² Yves Roby, « Les élites franco-américaines et le recours au passé (1880-1940) », dans Jacques Mathieu, dir., *La mémoire dans la culture*, Québec, PUL, 1995, pp. 113, 133.

³³ [Lionel Groulx], « La Société historique franco-américaine », *AF*, vol. XII, no 4 (octobre 1924), p. 250.

³⁴ *Id.*, *L'amitié française...*, *op. cit.*, p. 27.

³⁵ *Id.*, « La Société historique franco-américaine », *op. cit.*, p. 250.

en Amérique. Groulx passe ces éléments sous silence. Ses héros franco-américains sont Marquette, Jolliet et La Salle et non Lafayette et Rochambeau. Le caractère protestant des huguenots et libéral de Lafayette pousse Groulx à les exclure de sa récupération historiographique. Si les Franco-Américains doivent avoir des héros nationaux, ils seront catholiques, et non protestants ou associés à une révolution libérale.

Dans l'ensemble, le projet de 1922 reflète les préoccupations principales de Groulx durant les années 1920. On y retrouve, entre autres, l'idéal d'un État français, l'émancipation économique du Canada français et l'éternelle question des problèmes d'unité au sein de la nation. Son plan de 1935, reflète également ces préoccupations, avec, en plus, les variations que subit le discours de notre intellectuel au cours des années 1930.

II. LE PROJET DE 1935

L'abbé Groulx formulera ce projet lors d'une conférence prononcée au cours d'un banquet de la Saint-Jean-Baptiste, à Manchester, New Hampshire, le 30 juin 1935, sous les auspices de la Ligue civique du New Hampshire. Cette conférence avait pour titre « Notre avenir en Amérique », et son texte fut intégré au recueil *Orientations*. À cette époque, Groulx reste confiant que la Franco-Américanie saura survivre. En effet, dans le discours où il expose son plan, notre historien affirme que les Franco-Américains résisteront à l'assimilation aussi longtemps qu'ils le voudront³⁶. Pour lui, les dangers qui guettent la survivance franco-américaine sont similaires à ceux du Canada français : américanisation, manque d'unité nationale, manque de doctrine mobilisatrice. En 1932, Groulx avait écrit à l'abbé Verrette que : « Il y a beaucoup à faire chez vous, pas plus, soyez-en bien convaincu, que chez nos autres groupes français d'Amérique³⁷. »

Le projet de 1935 mise encore sur les éléments du plan de 1922 pour épauler la

³⁶ *Id.*, « Notre avenir en Amérique », *Orientations*, *op. cit.*, [1935], p. 294.

³⁷ Lettre de Lionel Groulx à Adrien Verrette, Montréal, 22 février 1932, 4 p. mss. : 2. ACRLG, FLG, P1/A, 3667.

survivance franco-américaine. Essentiellement, le Québec français doit se fortifier et faire figure de véritable métropole de l'Amérique française. Cependant, il faut que les Franco-Américains se dotent d'un vigoureux programme de redressement national qui miserait sur une action des élites de la survivance. Pour Groulx, les masses sont « passives » et ne s'éveilleront pas d'elles-mêmes. Ainsi, tout comme au Canada français, il attend l'arrivée d'un chef capable de faire accepter une « mystique franco-américaine » auprès du peuple. Il souligne que « ni l'agitation, ni le dévouement, ni l'argent, ni votre presse, ni vos sociétés nationales, ni vos écoles, fissent-elles ensemble tous les prodiges du monde, ne remplaceront l'idée-force agitée par le chef³⁸ ».

Ce recours au chef est une des préoccupations centrales du discours groulxiste au cours des années 1930. Ayant observé que l'éveil de certains pays catholiques d'Europe s'opère sous l'égide de chefs charismatiques, notamment l'Autriche sous Dollfuss, l'Irlande sous De Valera, l'Italie sous Mussolini, le Portugal sous Salazar ou la Pologne sous Pilsudski, Groulx affirme que « oui, il y a encore de l'avenir pour les peuples qui savent vouloir et qui ont mérité un chef³⁹ ». Si cet appel au chef s'intensifie au cours des années 1930, il reste constant dans la pensée de l'abbé Groulx. En effet, la conception volontariste de l'histoire et de la survivance qu'il épousera pendant toute sa vie implique la reconnaissance du rôle des individualités marquantes⁴⁰. L'évolution historique et la survivance d'une nation sont mues d'abord par des hommes dévoués et charismatiques. Point de survivance ou de redressement national sans la direction d'un chef et d'une élite. L'histoire et le chef sont intimement liés. Le chef doit s'inspirer du passé pour trouver « le souffle de grandeur » et « la tradition vivante⁴¹ ». Pour la nation canadienne-française, le passé est une source d'inspiration. La gloire de la Nouvelle-France et les luttes pour la survivance postérieures à la Conquête sont une preuve que la nation est une

³⁸ Lionel Groulx, « Notre avenir en Amérique », *op. cit.*, pp. 296-98.

³⁹ *Id.*, « L'abbé Groulx donne une synthèse de sa doctrine », *Le Droit*, 4 mars 1938, p. 8.

⁴⁰ Pierre Trépanier, « Lionel Groulx, historien », *Les Cahiers des dix*, 47 (1992), pp. 266-67.

⁴¹ Lionel Groulx, « L'histoire, gardienne des traditions vivantes », *Directives*, Montréal, Éd. du Zodiaque, [1937], 1937, p. 240.

entité dont le destin sera fondamentalement catholique et français et qui s'achemine lentement vers l'émancipation.

Le chef doit propager une mystique nationale. En effet, le chef et l'idéal sont inséparables. Le charisme du chef provient de son habileté à propager la mystique et celle-ci ne peut s'étendre qu'avec l'effort d'un propagateur. La mystique nationale est porteuse d'unité doctrinale et serait basée sur « un idéal précis, fondé sur notre passé et sur notre mission, un credo spirituel où éclatent en formules magiques toutes nos raisons de vivre⁴² ». Pour Groulx, la mystique nationale serait une doctrine totalisante, une idée-force mobilisatrice « au-dessus des contingences, un faisceau de vérités maîtresses, saisies à leur point de jaillissement, éminemment propres par conséquent, à éclairer notre route et tous les problèmes qui s'y dressent⁴³ ». Cette mystique donnerait au Canada français l'élément d'unité doctrinale qui lui a toujours manquée. Elle serait un antidote contre l'anarchie intellectuelle de la nation. En effet, historiquement, les Canadiens français ont manqué de « but précis » et se sont retrouvés « dépourvus de tout principe ordonnateur ». Par la suite :

La crise de la boussole a entraîné celle du gouvernail. Nous avons accompli les plus rudes manœuvres à bord d'un navire que plus rien ne dirigeait, qui n'avait le cap vers aucun rivage. Ce fut le désordre dans tous les domaines et presque la démission d'un peuple⁴⁴.

Au Canada français, l'idéal mobilisateur, c'est l'État français. Groulx se penchera sur cet idéal pendant toute sa vie intellectuelle. Toutefois, au cours des années 1930, sous l'impulsion de la crise économique, ses appels au chef et à la mystique prennent une inflexion et une acuité nouvelles. En effet, à cette époque, Groulx craint que les difficultés économiques du Canada ne poussent les Canadiens français vers des doctrines subversives. De ce fait, un sentiment d'urgence anime ses écrits. Une doctrine

⁴² *Id.*, « Notre avenir en Amérique », *op. cit.*, p. 298.

⁴³ *Id.*, *Notre mystique nationale*, [s.l.], [s.é.], 1939, p. 1.

⁴⁴ *Id.*, « Conclusion », dans AF, *Notre avenir politique. Enquête de l'Action française, 1922*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923, pp. 244-45.

nationaliste et traditionaliste doit s'imposer pour contrer la propagation de l'anarchie intellectuelle et doctrinale au Canada français.

Toutefois, l'idéal de l'État français, fondamental chez Groulx, ne correspond pas à la réalité des Franco-Américains. Si cet idéal reste la « formule magique » pour les Canadiens français, l'abbé reste à peu près muet sur la mystique que doit propager l'élite franco-américaine. Il laisse à l'élite locale le soin de formuler sa propre mystique. Elle serait solidifiée par le culte du passé glorieux de l'Amérique française et le catholicisme. De plus, elle prendrait en compte le caractère états-unien des Franco-Américains. Ceux-ci doivent s'appuyer sur le Québec et la France et doivent mettre en valeur leur « passé lointain qui légitimera, devant les autres races de la république, vos titres d'Américains, d'authentiques et grands Américains⁴⁵ ». La mystique franco-américaine redonnerait aux émigrés l'unité de doctrine qu'ils ont perdue au cours de la crise sentinelliste. En effet, dans le sillage de cette crise, les appels à l'unité qu'effectue notre intellectuel devant des auditoires franco-américains prennent une nouvelle signification.

Pour diffuser la mystique, Groulx place l'école au premier rang des « organes de propagande⁴⁶ ». Pour « ressaisir notre peuple et lui refaire une conscience, ce n'est point [sur] le livre, la presse, les sociétés nationales » que l'on doit compter mais bien sur « le maître d'école », car c'est le seul qui peut atteindre « la masse⁴⁷ ». La survivance et la fierté nationale ne sont pas innées au Franco-Américain ou au Canadien français, elles doivent être apprises. Il mise énormément sur l'enseignement pour assurer la survivance. Celle-ci sera l'œuvre d'un vouloir-vivre collectif appris, en bonne partie, à l'école. Voilà pourquoi Groulx s'intéresse au programme scolaire des Canadiens français et des Franco-Américains. Sans un programme éducatif patriotique misant fortement sur l'enseignement de l'histoire et de la religion, l'on ne pourra former le Canadien français de volonté nécessaire à la survivance.

⁴⁵ *Id.*, « Notre avenir en Amérique », *op. cit.*, pp. 304-05.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 299.

⁴⁷ *Id.*, « L'éducation nationale et les écoles normales », *Orientations, op. cit.*, [1934], p. 167.

Au cours des années 1930, cet intérêt pour le curriculum prend également une inflexion nouvelle et Groulx lance une campagne, appuyée par les Jeune-Canada et d'autres organisations nationalistes, pour promouvoir ce qu'il appelle « l'éducation nationale ». Cette éducation nationale, dont Groulx souhaite également la mise en place dans les écoles paroissiales, propagerait la mystique nationale à travers la jeunesse.

La mystique devra également être propagée par les sociétés nationales de la Franco-Américanie. Au Québec, Groulx souhaite que l'État soit un des fers de lance de cette campagne. Toutefois, aux États-Unis, « les autorités politiques [sont] indifférentes » à l'idéal « de race » des Franco-Américains, « si elles n'y sont franchement hostiles ». Ainsi, « il y a conflit, ou, à tout le moins, séparation entre l'idéal de l'Etat et l'idéal national des minorités ethniques » des États-Unis. De ce fait, « la surveillance de leurs intérêts nationaux relève donc de l'initiative privée ». Les Franco-Américains doivent se doter, par le biais de leurs sociétés nationales, d'une sorte de « petit Etat dans l'Etat », pour promouvoir leur survivance⁴⁸.

Outre l'action du chef, de l'école paroissiale et des sociétés nationales, la mystique franco-américaine pourrait être propagée par le biais des congrès nationaux, de la presse et, d'abord et avant tout, par les paroisses franco-américaines. Chez les Franco-Américains, le rôle de la paroisse aura été, tout comme au Canada, d'être un bastion de la survivance. Elle dépasse tous les autres organes de la survivance par « la transcendance du spirituel⁴⁹ ».

Dans l'ensemble, avec son appel au chef et sa mystique nationale, le projet que formule Groulx en 1935 pour la survivance franco-américaine est similaire à son plan de redressement national pour le Canada français, sauf sur la question de l'État français. L'Amérique française se remettra sur la voie tracée par son évolution historique à travers un effort doctrinal centré, pour les Canadiens français, sur l'idéal d'un État français et

⁴⁸ *Id.*, « Nos devoirs envers la race », *Dix ans d'Action française*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, [1924], 1926, pp. 222-23.

⁴⁹ *Id.*, « Notre avenir en Amérique », *op. cit.*, p. 302.

catholique. Par contre, chez les Franco-Américains, cet effort sera largement apolitique car ils ne contrôlent aucun État. Toutefois, comme pour tous les projets franco-américains de l'abbé, il existe une composante politique puisque la survivance des minorités françaises devrait être appuyée par un futur État français.

III. LE PROJET DE 1953

Dans une conférence prononcée le 11 novembre 1953, au University Club de Boston, devant la Société historique franco-américaine, Groulx formule son dernier plan pour la survivance franco-américaine. Discutant de la survivance française et de la diversité culturelle, le texte de cette conférence, intitulée « Y a-t-il un avenir ? », sera intégré au recueil *Pour bâtir*. L'état lamentable de la Franco-Américanie pousse le chanoine à proposer un projet timide, et d'un optimisme très mitigé. En effet, depuis le début du siècle, la Franco-Américanie de la Nouvelle-Angleterre souffre d'un inexorable déclin démologique, aggravé au cours des années 1930 par l'arrêt de l'émigration et par un déclin institutionnel sérieux.

À partir des années 1940, le chanoine semble prendre conscience de ce déclin. De ce fait, sa confiance en la survivance des Franco-Américains est entamée. Le titre qu'il donne à sa conférence évoque même un certain pessimisme. Depuis quelque temps, Groulx recevait des lettres d'apôtres de la survivance franco-américaine lui exposant les problèmes auxquels ils étaient confrontés. Adrien Verrette lui écrira en novembre 1953 que : « J'ai la certitude que votre message sera très profitable en ces heures de désarroi que nous vivons. Car il n'y a pas à se le cacher, la glissade ici est effrayante, et il nous faut des vitamines formidables⁵⁰. »

Cette nouvelle vision de l'avenir de la Franco-Américanie découle largement du déclin évident de la vie française de cette minorité à partir des années 1930. Toutefois, il s'agit également d'un reflet de la déception de Groulx à l'égard des Canadiens français

⁵⁰ Lettre d'Adrien Verrette à Lionel Groulx, Suncook, N.H., 4 novembre 1953, 1 p. dact. ACRLG, FLG, P1/A, 3667.

du Québec. En effet, à partir de la fin des années 1940, le ton de ses écrits change. Peu d'auteurs ont étudié cette évolution mais elle marque l'œuvre du chanoine dans l'après-guerre.

En effet, pendant toute sa vie Groulx aura attendu le « réveil » définitif du Canada français. Chaque fois qu'il croit percevoir les débuts de ce réveil il finit par être déçu. Or à la suite de l'échec du Bloc populaire, cette déception s'accroît et s'intensifie avec l'apparition du néo-nationalisme québécois au cours des années 1950. À la mort de Bourassa, Groulx affirme que « l'année 1952 nous aura trouvés aussi désunis, et surtout aussi désorientés qu'il y a un demi-siècle⁵¹ ». En 1959, lorsque son recueil *Directives* sera réédité, il écrira à son éditeur, Roger Cyr, pour exprimer sa déception face aux échecs successifs du « réveil » :

Je ne vous cacherai pas que cette lecture [de la réédition des *Directives*] m'a donné des pensées mélancoliques et m'a valu un bain d'humilité. Tout ce que j'ai prêché et rebâché, il y a plus de vingt ans, est encore à prêcher et à rebâcher. J'ai annoncé un renouveau ; je l'ai cru prochain. Hélas, le renouveau est encore à venir.⁵²

De plus, le déclin spirituel qui commence à se faire sentir au Québec à partir des années 1950 inquiète profondément notre intellectuel. En 1953, il écrira à Richard Arès, s.j. : « L'avenir de notre petit peuple m'apparaît parfois sous des couleurs si inquiétantes. Le désarroi spirituel de la jeune génération est si grand ». En effet, son « petit peuple », « paraît avoir perdu tête et boussole⁵³ ».

Toutefois, si Groulx est déçu et inquiet face à l'évolution de sa nation, il se garde bien de verser dans le désespoir. Dans ses *Chemins de l'avenir*, il affirme n'avoir « jamais connu nulle inclination au pessimisme, pas plus qu'à la désertion des tâches difficiles⁵⁴ ». En effet, Groulx critique les intellectuels qui versent dans le pessimisme. Les historiens de l'école historique de Montréal sont l'une de ses cibles de choix. Qualifiant leur approche historique d'« histoire noire », il affirme que « [l'] école

⁵¹ Lionel Groulx, « Où allons-nous ? », *op. cit.*, p. 85.

⁵² Lettre de Lionel Groulx à Roger Cyr, Montréal, le 11 février 1959, 1 p. dact. ACRLG, FLG, P1/A, 926.

⁵³ Lettre de Lionel Groulx à Richard Arès, s.j., [s.l.], le 6 janvier 1953, 3 p. mss. : 1-3. ACRLG, FLG, P1/A, 84.

⁵⁴ Lionel Groulx, *Chemins de l'avenir*, Ottawa, Fides, 1964, p. 49.

pessimiste [est] en train de saper les fondements mêmes de notre volonté de survivance⁵⁵ ». Il critique même son ancien étudiant, Guy Frégault, pour « ses opinions défaitistes sur le sort des minorités françaises à travers le Canada, son ensevelissement prématuré des Acadiens, son manque de foi en l'avenir même de ses compatriotes du Québec⁵⁶ ».

Ainsi, lors de sa conférence à Boston, Groulx fera de son mieux pour accentuer le positif et être, comme il l'écrira à l'abbé Verrette, « utile sans blesser⁵⁷ ». En effet, Groulx ne peut nier que la Franco-Américanie est en voie d'éclatement. Toutefois, il affirme que « tout n'y est pas perdu, Dieu merci ». Comme les minorités françaises ont une valeur symbolique dans l'esprit du chanoine, les Franco-Américains sont une source de leçons pour les Canadiens français du Québec. Ils sont la preuve qu'il ne suffit que « d'une génération cléricale et laïque élevée dans le trop grave oubli de l'idée nationale pour risquer de tout compromettre⁵⁸ ». À cette époque, Groulx s'inquiète qu'une génération semblable de jeunes Canadiens français, formés dans l'Action catholique spécialisée, ne fasse basculer les assises traditionnelles de la nation.

Néanmoins, publiquement, Groulx continuera à appuyer la survivance franco-américaine et à accentuer le positif. Même en 1966, il affirme que « la mèche » de la vie française en Nouvelle-Angleterre « reste toujours allumée⁵⁹ ». Pour lui, la mission apostolique de l'Amérique française est minée par l'assimilation des Franco-Américains qui se doivent de maintenir leur langue et leur culture pour protéger leur foi. Le projet que Groulx formule en 1953 pour défendre la survivance franco-américaine est fort simple et concret. Il reconnaît qu'il n'apporte rien de neuf aux apôtres de la survivance⁶⁰. Nous sommes aux antipodes des plans de 1922 et de 1935, avec leur État français,

⁵⁵ Lettre de Lionel Groulx au cardinal Paul-Émile Léger, Outremont, le 24 mars 1958, 3 p. dact. : 3. ACRLG, FLG, P1/A, 2281.

⁵⁶ Lettre de Lionel Groulx à Michel Brunet, Outremont, le 24 avril 1961, 4 p. mss. : 3. ACRLG, FLG, P1/A, 596.

⁵⁷ Lettre de Lionel Groulx à Adrien Verrette, Vaudreuil, le 18 septembre 1953, 1 p. dact. ACRLG, FLG, P1/A, 3667.

⁵⁸ Lionel Groulx, « Au conseil de stratégie », *Pour bâtir*, op. cit., [1953], p. 207.

⁵⁹ *Id.*, *Bulletin de la Société historique franco-américaine*, [compte rendu], [1966], pp. 1-2. ACRLG, FLG, Ma-620.

⁶⁰ *Id.*, « Y a-t-il un avenir », *Pour bâtir*, op. cit., [1953], p. 175.

mystique nationale et appel au chef. Selon notre intellectuel, pour avoir des chances de survivre, les Franco-Américains doivent avoir :

[...] atmosphère française du foyer, maintien de la paroisse et de l'école franco-américaines, soutien de vos journaux, formation d'une élite, soit en France soit au Canada, pour continuer la relève, nécessité surtout d'un remembrement de votre groupe, de votre nationalité.⁶¹

D'autre part, Groulx souligne que les Franco-Américains doivent se doter d'un organisme de coordination central pour les unir. Il affirme également que la femme franco-américaine doit appuyer la survivance.

Ce plan consacre un repli stratégique dans sa pensée. En 1922 et en 1935, Groulx cherche à orienter l'élite franco-américaine vers le Canada français plutôt que vers la France, tandis qu'en 1953, il donne aux Franco-Américains le choix de former leur élite en France ou au Canada, sans vraiment marquer de préférence pour le Canada. De surcroît, après avoir misé sur des éléments complexes et divers, le chanoine semble se replier presque entièrement sur la sphère privée, notamment sur la cellule sociale et nationale de base de la pensée traditionnelle : la famille, garante de la survivance. À ce titre, il est fort éloquent que, durant sa conférence, Groulx consacre plus de temps au rôle de la femme dans la survie culturelle de la Franco-Américanie qu'à tous les autres éléments de son plan.

CONCLUSION

Dans l'ensemble, les projets que Groulx formule pour promouvoir la survivance franco-américaine reposent presque entièrement sur l'élite. Dans la cosmologie groulxiste, l'élite est le moteur du développement historique, le chef en est la bougie d'allumage, tandis que le peuple fait figure de « masse inerte ». « Le peuple est un grand

⁶¹ *Ibid.* Groulx n'explique pas les causes qui rendraient nécessaire ce remembrement. Il s'agit probablement de la rupture de l'élite franco-américaine causée par la crise sentinelliste. De ce fait, il y a fort à parier que Groulx ne fait que lancer un simple appel à l'unité. Toutefois, puisque « remembrement » a une connotation géographique, il ne serait pas insensé de croire qu'il fasse allusion à la dispersion géographique accrue qui affecte la Franco-Américanie dans l'après-guerre, lorsque les Petits Canadas se vident à la suite de la mobilité sociale engendrée par la prospérité générale, et qu'un bon nombre de Franco-Américains migrent vers la banlieue.

enfant, facilement égaré, et que la plupart du temps il faut sauver malgré lui-même⁶². »

Pour l'abbé, la survivance doit être l'œuvre d'une élite car :

Au-dessous des chefs qui commandent et que l'idéal collectif possède plus pleinement, il y a la masse sans idée et sans volonté ; il y a les acteurs plus ou moins indifférents au sort de la pièce, pareils aux thysophores antiques qui ne faisaient que du bruit dans la procession du dieu, mais dociles toutefois à l'impulsion reçue, suivant le même rythme que les chefs et s'en allant vers le même but⁶³.

La conception groulxiste de la survivance est non seulement volontariste mais également élitiste. Toutefois, l'élite doit rester proche du peuple. En fait, Groulx a une conception fortement décentralisée de l'élite. Chaque groupe social doit avoir son élite. Voilà pourquoi il milite pour la formation d'une élite d'agriculteurs, d'étudiants ou d'ouvriers. Pour Groulx, l'affaiblissement des liens qui unissent l'élite à la masse serait un « divorce fatal pour tout peuple⁶⁴ ». Dans ses écrits historiques, cette nécessité d'une étroite proximité entre l'élite et le peuple devient évidente. Durant l'âge d'or de la Nouvelle-France, l'unité de la paroisse et de la seigneurie est maintenue par le curé et le seigneur qui vivent parmi le peuple, partagent ses misères et ses travaux et lui servent de guides. Le seigneur, chef laïc de la paroisse, est le prototype de ce que devrait être une élite :

La plupart du temps, pauvre officier en retraite, n'ayant pour toute fortune que son épée et la gloire de ses campagnes, le seigneur canadien, de grandes manières et de bonne race, garde figure, parmi ses censitaires, d'un débonnaire bourgeois, ou mieux, d'un fermier plus riche, mais resté bon et proche des paysans avec qui, lui ou ses ancêtres, ont ouvert la paroisse, dont il partage la vie et les travaux⁶⁵.

Il est clair que Groulx se perçoit, face aux élites canadiennes-françaises ou franco-américaines, comme un éveilleur de l'élite et non du peuple. Le chanoine a conscience de faire partie d'une sorte d'élite suprême, apte à conseiller l'élite ordinaire. De ce fait, il reconnaît que ses écrits, ses formules et ses idéaux ne sont pas nécessairement

⁶² Lettre de Lionel Groulx à Philippe Hamel, Montréal, le 22 mars 1939, 4 p. mss. : 1-2. ACRLG, FLG, P1/A, 1714.

⁶³ Lionel Groulx, « L'histoire de la vie nationale », *Dix ans d'Action française, op. cit.*, [1925], 1926, p. 243.

⁶⁴ *Id.*, « Survivre ou vivre », *Pour bâtir, op. cit.*, [1953], p. 147.

⁶⁵ *Id.*, *Chez nos ancêtres, op. cit.*, p. 60.

mobilisateurs pour la masse, mais plutôt pour l'élite lettrée. Ainsi, en 1932, il écrira à l'abbé Verrette qu'il faudrait donner un sens pratique à la survivance pour stimuler le peuple franco-américain :

Il importerait beaucoup, je pense, de montrer à vos gens toutes les fonctions que, par leur culture française, ils peuvent tenir dans l'enseignement, les services commerciaux et diplomatiques et de leur apprendre à briguer ces emplois, à ne pas les abandonner, presque toujours aux Français de France. Il est bon, sans doute, de s'attacher à sa langue et à sa culture, pour des raisons sentimentales ou des motifs religieux – mais ces motifs ne suffisent pas à la masse ; il y faut mêler des raisons pratiques⁶⁶.

Ce qui ressort de cette étude des projets groulxistes pour assurer la survie de la Franco-Américanie, c'est le rôle de l'élite et de la volonté dans la survivance. Ces projets sont un reflet fidèle de sa pensée globale. En effet, il est évident que le public visé est autant canadien-français que franco-américain. Voilà pourquoi Groulx se penche sur l'État français en 1922, puis sur la mystique et l'appel au chef en 1935. Ces deux conférences et celle de 1953, furent, par la suite, intégrées à des recueils, *Dix ans d'Action française*, *Orientations* et *Pour bâtir*, dont le public ciblé était beaucoup plus canadien-français que franco-américain. Les minorités ont une valeur symbolique dans la pensée du chanoine. Ainsi, il se sert de la survivance franco-américaine pour lancer un appel à l'unité de la « race » et au renforcement de la vie française au Québec en 1922 et en 1935. La survivance franco-américaine n'est pas simplement un projet pour la Nouvelle-Angleterre, c'est un idéal mobilisateur, un motif pour fouetter l'ardeur des Canadiens français du Québec. De même, le déclin de la Franco-Américanie dans l'après-guerre devient un symbole de la précarité de la survivance du Québec français. La déception du chanoine face aux échecs répétés du « réveil » canadien-français se traduisent par un projet timide pour la survivance franco-américaine en 1953.

Ces projets témoignent de l'importance que Groulx accorde à la doctrine, aux idées, dans la survivance. L'élite doit guider, mais elle doit s'inspirer d'une doctrine mobilisatrice, puisée aux sources de l'histoire et des traditions nationales. Voilà pourquoi

⁶⁶ Lettre de Lionel Groulx à Adrien Verrette, Montréal, 22 février 1932, 4 p. mss. : 3-4. ACRLG, FLG, P1/A, 3667.

l'État français est moins un projet qu'un idéal mobilisateur. La survivance a besoin de chefs mais elle a également besoin de doctrine.

La nécessité d'une unité de doctrine est également présente dans ces projets. Elle s'accroît après la crise sentinelliste. Cet événement, que nous présenterons dans le prochain chapitre, mènera à une crise de conscience chez notre intellectuel.